22me Année — N° 4795 BUREAUX : RUE NEUVE, 17 UN NUMÉRO : 15 CENTIMES BUREAUX : RUE NEUVE, 17 Mardi 25 Juin 1878

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing : Trois mois. . 13.50
» » Six mois. . . 26.»»
» » Un an . . . 50.»»

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . . . 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

INSERTIONS :
Annonces : la ligne. . . 20 c.
Réclames : » . . . 30 c.
Faits divers : » . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal, à *Lille*, chez M. Quarré, libraire, Grande-Place; à *Paris*, chez MM. Havas, Laffite et Cie, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à *Bruxelles*, à l'Office de Publicité.

R.F.

BOURSE DE PARIS DU 24 JUIN 1878

Cours à terme de 1 h. 03 communiqués par MM. A. MAIRE et H. BLUM, 60, rue Richelieu, Paris.

VALEURS	Cours du jour
Rente 3 0/0	76 325
Rente 5 0/0	113 30
Italien 5 0/0	77 20
Turc 5 0/0	16 05
Act. Nord d'Espagne	292 50
Act. Gaz	» »
Act. Banq. de Paris Pays-Bas	705 »
Act. Mobilier Français	180 »
Act. Lombards	170 »
Act. Autrichiens	565 »
Act. Mobilier Espagnol	830 »
Act. Suez	777 50
Act. Banque ottom	452 50
Obl. Egypt. unif.	280 »
Act. Foncier France	895 »
Délégations Suez	» »
Act. Saragosse	» »
Florin d'Autriche	64 3/8
Emprunt Russe 1870	85 5/8

Ces cours sont affichés chaque jour, vers 2 h. 1/2, chez MM. A. Maire et H. Blum, 176, rue du Collége, à Roubaix

BOURSE DE PARIS

(Service gouvernemental)

24 Juin

3 0/0	76 00
4 1/2	105 00
Emprunts 5 0/0	112 85

22 Juin

4 0/0	76 00
3 1/2	104 75
Emprunts 5 0/0	112 90

24 Juin

Service particulier du Journal de Roubaix.

Actions	Banque de France	3200 00
»	Socié. géné.	502 00
»	Crédit foncier de France	885 00
»	Chemins autrichiens	562 00
»	Lyon	1063 00
»	Est	675 00
»	Ouest	735 00
»	Nord	1400 00
»	Midi	840 00
»	Suez	772 00
6 0/0	Péruvien	00 00
Actions	Banque ottomane (ancienne)	000 00
»	Banque ottomane (nouvelle)	445 00
Londres court		25 12 00
Crédit Mobilier		177 00
Turc		15 50

DEPECHES COMMERCIALES

New-York, 24 juin.

Change sur Londres, 4.84 75; change sur Paris, 5,15 100 62
Café good fair, (la livre) 15 1/8, 3/8.
Café good Cargoes, (la livre) 15 5/8, 7/8.
Marché calme.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et Ce, représentés à Roubaix par M. Balteau-Grymonprez :

Havre, 24 juin.

Ventes : 600 b. Marché calme.

Liverpool, 24 juin.

Ventes 8,000 b. Marché inchangé.

Manchester, 24 juin.

Marché calme, mais ferme.

New-York, 24 juin.

New-York, 11 1/2.
Recettes 1,600 b.
New-Orléans low middling 82 »/o.
Savannah » » 78 »/o.

ROUBAIX, le 24 JUIN 1878

Bulletin du jour

A lire le grave *Journal officiel*, qui, depuis quelque temps, semble changé en un moniteur de fêtes et de spectacles, en une sorte d'*Entr'acte* gouvernemental, l'Europe doit être persuadée que la France tout entière, lasse d'un recueillement de huit années, a jeté son bonnet par dessus les moulins et se rattrape de sa longue abstinence par un carnaval prolongé

L'Europe a pris Paris pour la France, la partie pour le tout, pareille à ces curieux qui, devant un édifice en construction surmonté du rameau banal, n'aperçoivent que les banderolles flottant au vent, et ne prêtent nulle attention à l'intérieur encore inachevé. Pendant que Paris est emporté dans un tourbillon de fête, nous en sommes réduits comme les spectateurs disgraciés de la fortune, qui rôdent aux Champs-Elysées auprès du Concert des Ambassadeurs, à recueillir par bribes les *tutti* de l'orchestre, et le *colpo di canonne* du *finale*. Paris a le festin, comme dirait le maître ; la province a les miettes.

Aussi n'est-ce pas sans étonnement que nous voyons la presse étrangère nous représenter comme bénéficiant des solennités industrielles, musicales, pyrotechniques, militaires, dont on bombarde Paris, alors qu'au contraire livrée au travail, la France n'a qu'un arrière-goût de ces plaisirs, et ne peut les goûter qu'« *approximativement*. » Tel le fusilier de Noriac, lequel se connassait en pâté de foie gras pour en avoir ouï parler par l'ordonnance du lieutenant qui avait entendu le capitaine dire que le colonel en mangeait tous les jours.

Certes, nous sommes loin de blâmer le gouvernement changé en *arbiter elegantiorum*, du zèle qu'il déploie, mais nous nous dérobons s'il nous demande notre reconnaissance.

Les bonimens de ses ordonnateurs attirent le monde, mais où ? A Paris ! Sans doute, il nous plaît de voir « notre grande sœur » parée, et les hommages que l'on rend à sa beauté provocante ne nous laissent pas indifférents, mais ne traite-t-on pas un peu trop en Cendrillons et Lyon et le Havre, et Bordeaux, et Marseille, et Rouen, et Lille ?... On nous demande les fleurs de nos jardins ; mais le *Sic vos non vobis* du poëte se réalise toujours, et ce n'est pas dans nos rues qu'on les effeuille. Malgré tout son bon vouloir, la presse opportuniste n'arrivera pas à nous persuader que nous ne jouons pas le rôle de Bertrand, et que Raton ne croque pas les marrons. Le courant de voyageurs déterminé par l'Exposition, par les réclames et les fanfares officielles, ne profite, en somme, qu'au Grand-Hôtel de Paris, à l'hôtel du Louvre de Paris, aux autres hôtels de Paris, aux restaurants de Paris, aux théâtres de Paris, aux bals de Paris, aux fiacres de Paris et aux cochers de Paris, ces tyrans du jour... Par contre, la province s'aperçoit que ses plus brillants papillons la quittent, attirés par le rayonnement de l'Exposition.

Si du moins notre orgueil national trouvait une compensation dans l'originalité, le piquant des fêtes décrétées par nos Schahababahams ! Mais non, et loin, comme Nicolet, d'aller de plus en plus fort, ils se traînent dans l'ornière, et boivent à même dans le verre de l'empire. Ils nous servent, en effet, les mêmes plats, les mêmes verres de couleurs, les mêmes girandoles et les mêmes feux de Bengale. N'est-il pas désagréable aux chambellans de la république de passer pour les plagiaires du 15 août ?

LETTRES DE PARIS

(Correspondance particulière)

Paris, 23 juin 1878.

L'ordre du jour publié par le *Journal officiel* à la suite de la revue de jeudi dernier a causé une véritable surprise. C'est le ministre de la guerre qui parle au nom du Maréchal président comme si celui-ci ne pouvait plus parler en son nom.

Il paraît que le Maréchal a donné sans sourciller cette nouvelle preuve d'abnégation.

Mais nous devons dire une chose qui servira de consolation aux conservateurs que peut attrister cette nouvelle abdication du Maréchal, c'est ceci : en dépit de toutes les preuves d'abnégation que le Maréchal a données depuis le 14 décembre, c'est-à-dire depuis la formation du cabinet Dufaure-Marcère, Messieurs les républicains ne sont rien moins que rassurés; ils ont toujours peur que le maréchal, un beau jour, ne mette un terme aux saturnales républicaines, et ne fasse comme il a fait le 16 mai, c'est-à-dire renvoie les ministres et fasse appel à la nation. A notre avis, ce jour n'est pas encore proche; et il faut que les chefs républicains aient une mauvaise conscience pour être si peu rassurés. L'évènement se produira sans doute, mais plus tard; l'expérience de la république n'est pas encore complète.

Il arrive de bonnes nouvelles de Berlin. L'œuvre du Congrès sera terminée plus tôt qu'on ne le croyait: dès à présent, l'accord s'est établi entre l'Angleterre et la Russie sur les principales questions, et comme conclusion du conflit oriental, on annonce qu'une entrevue doit avoir lieu à Gastein entre les trois Empereurs pour cimenter l'alliance des trois cours du Nord.

Chez nous, tout est à la paix. Pour le moment, on ne s'occupe à Paris que de la fête du 30 juin, et l'on assure que le nombre de grâces octroyées à cette occasion à des condamnés politiques, dépassera huit cents. En même temps, on dit que la durée de l'Exposition sera prolongée jusqu'au 1er Décembre, c'est-à-dire qu'elle durera encore plus de cinq mois. Il est vrai que les derniers travaux ne seront terminés que dans quelques jours, et que dans les précédentes semaines, un grand nombre de nouveaux exposants ont été admis à garnir de leurs produits des vitrines demeurées vides. L'Exposition n'aura toute sa splendeur qu'au mois de juillet, ou plutôt au mois d'août, c'est-à-dire à l'époque des vacances qui rendent libres un grand nombre d'habitants des départements.

Un fait qui mérite d'être signalé : Le Congrès international littéraire a admis et proclamé le principe que le droit de propriété de l'auteur, de ses héritiers et de « ses ayant-droit est perpétuel. » Nous regrettons que cette décision n'ait pas de sanction Européenne et que la propriété littéraire ne soit pas reconnue par tous les peuples de l'Europe. Il faut espérer que ce principe sera reconnu et appliqué un jour comme l'unité d'un code de commerce.

La Fête-Dieu est célébrée avec l'éclat ordinaire dans toutes les églises de Paris dont les façades sont ornées de magnifiques reposoirs. Dimanche prochain, il en sera de même, de sorte que, en dépit des mauvaises pensées radicales, notre première fête nationale coïncidera avec la fête du Souverain de l'Univers.

UNE DENONCIATION

M. Lissajous, recteur de Besançon, a, nous l'avons dit, été désigné à la vengeance ministérielle par la presse républicaine, pour avoir mis son fils au petit séminaire de Plombières. Un fonctionnaire de la République manque à tous ses devoirs quand il croit pouvoir user de sa liberté de père de famille. « Obéis, ou pars », telle est la fraternelle devise de la démocratie haineuse et envieuse à laquelle certains journaux prêtent, dans la voie de la délation, un concours dont la complaisance n'a pas de bornes.

M. Lissajous a adressé à l'un de ces journaux la lettre suivante :

Plombières-lez Dijon, le 10 juin 1878.

Monsieur le directeur,

Vous avez bien voulu vous occuper de moi. Je vous en remercie. Vous m'avez fourni une occasion toute naturelle d'édifier M. le ministre de l'instruction publique sur des faits dont je lui adresse aujourd'hui même la complète justification.

Il est parfaitement vrai que mon dernier enfant réside en ce moment à Plombières-lez-Dijon (Côte d'Or), auprès de sa mère malade. Il n'y a dans le village qu'un seul établissement d'enseignement secondaire, le petit séminaire, dirigé non par des Maristes, mais par des prêtres du diocèse de Dijon.

Mon fils y est reçu comme externe.

Tant que la santé de Mme Lissajous lui a permis de résider auprès de moi, mon fils a suivi les cours du lycée comme ses deux aînés; c'est ainsi qu'il a été successivement élevé au lycée Saint-Louis, au lycée de Chambéry, au lycée de Besançon.

Cette année, la santé de Mme Lissajous a été tellement compromise qu'elle a dû se fixer à la campagne, dans son pays natal et dans sa propre maison. Mon fils a donc cessé forcément de suivre les cours du lycée pour ne pas quitter sa mère.

Si quelqu'un s'étonnait que je n'aie pas gardé mon fils près de moi, je répondrais :

En 1871, pendant l'occupation étrangère, dans notre maison de Plombières encore envahie par les Prussiens, nous avons vu mourir sous nos yeux, du 12 mai au 30 juin, la sœur de Mme Lissajous, sa mère, et notre second fils âgé de douze ans.

Mme Lissajous a failli succomber sous ces coups répétés et n'a trouvé de soulagement et de consolation qu'en veillant assidûment à l'éducation de son dernier enfant, autant que le permettait une santé à jamais perdue.

Depuis ce moment, cet enfant ne l'a pas quittée, et *il ne la quittera pas*.

Je regrette que les circonstances m'aient forcé à révéler publiquement ces détails intimes et douloureux. La personne qui vous a renseigné les ignorait sans doute, car je ne puis croire qu'elle vous les ait sciemment cachés.

Quoi qu'il en soit, dût-on se méprendre complétement sur mes convictions et mes principes, je ne croirai jamais que mes fonctions actuelles me fassent un devoir d'arracher à une mère l'enfant qui a été sa seule consolation depuis la perte de celui qui nous quittait pour un monde meilleur il y a *aujourd'hui* sept ans.

Je pense, monsieur, que vous ne vous refuserez pas à insérer dans le prochain numéro de votre journal ce simple exposé des faits qui me concernent.

Je vous en remercie à l'avance et vous prie, etc.

Le recteur de l'Académie de Besançon,
S. LISSAJOUS.

Il est regrettable qu'un haut fonctionnaire soit amené, par les dénonciations dont il est l'objet, à donner au public des explications personnelles et à exposer pour sa défense une douloureuse situation de famille. Et M. Lissajous semble être républicain !

Combien de fonctionnaires sont en proie à d'odieuses délations trop souvent écoutées ! La liste des suspects grandit chaque jour.

On lit dans le *Mémorial de la Loire* :

La grève persiste à Bézenet, Doyet et Commentry. Mardi, vers minuit, quelques particuliers ont essayé de pénétrer dans le cantonnement de la troupe, pour payer à boire aux soldats.

Le factionnaire leur a fait trois sommations d'usage ; et comme ils continuaient à avancer, il a dû faire usage de sa baïonnette : l'un des particuliers a été atteint à l'épaule.

Collision de l'Alliance et du François Ier

Voici le rapport de M. Trottel, capitaine commandant le *François Ier* :

« Aujourd'hui 19 juin 1878, au greffe du tribunal de commerce, devant nous, Léon Brindeau, président du tribunal, assisté de M. Martin, greffier.

» A comparu le capitaine Trottel, commandant le steamer français nommé *François Ier*, jaugeant 90 tonneaux 13,100e, ayant... personnes d'équipage, lui compris, assisté de M. X..., son interprète et courtier juré, a dit et déclaré que son navire était en parfait état de navigation. Il est parti du Grand-Quai du Havre de ce jour, à neuf heures trente-cinq minutes du matin, pour Honfleur, avec environ cent personnes.

» Par le travers de la jetée du Sud, il a aperçu le steamer anglais *Alliance*, qui faisait route pour entrer au port. Arrivé un peu avant le sémaphore, voyant que l'*Alliance* se dirigeait sur lui, il a fait stopper la machine et commandé de marcher en arrière, ce qui a eu lieu.

» A peine avait-il fait sept ou huit tours arrière que l'*Alliance* a abordé le *François Ier* par les haubans de bâbord avant et l'a coupé sur une grande longueur dans le sens de l'avant à l'arrière ; le beaupré de l'*Alliance* est venu jusque sur la passerelle, qui a été brisée.

» Les avaries sont considérables, et si le compartiment étanche de la machine n'avait pas résisté, le *François Ier* aurait coulé immédiatement.

» L'abordage est le fait du capitaine de l'*Alliance*, qui, au lieu de tenir son côté de tribord, a couru sur bâbord et est venu l'aborder.

» Au moment de l'abordage, le *François Ier* était à environ quatre mètres de la jetée du Nord, qu'il longeait en sortant.

» Dans la collision, douze ou quinze personnes ont été plus ou moins blessées.

» Le commandant fait toutes réserves contre le capitaine du navire *Alliance*, afin de le rendre responsable de toutes les conséquences de cet abordage.

» Demandant acte du présent, faisant toutes protestations et réserves de droit, se réservant, en outre, de produire toutes pièces et de faire tous autres et plus amples rapports que sera, et le comparant a signé avec nous le greffier après lecture.

» Signé : E. Chemin, P.-V. Trottel, Lecour, Lecomte. »

L'état des blessés continue à être très satisfaisant.

Le jeune collégien qui a été victime de l'accident du *François Ier*, au Havre, et dont les journaux de cette ville ont annoncé la mort après avoir dit qu'on n'avait dû l'amputer que d'une jambe, et il va aussi bien qu'on peut le désirer ; les médecins ne redoutent actuellement aucune complication.

BULLETIN ÉCONOMIQUE

Revue financière hebdomadaire du 23 Juin 1878

La Bourse a eu à compter cette semaine avec de grosses réalisations de bénéfices; le 5 0/0, qui avait le plus monté, a réactionné d'un pour cent à peu près; le 3 0/0 a été ramené aux environs de son cours de compensation du commencement du mois.

La place peut maintenant se considérer comme débarrassée des acheteurs de qualité douteuse et bien préparée pour la liquidation qui commencera samedi par la réponse des primes.

Les fonds d'Etat étrangers ont subi une réaction aussi forte que nos rentes; le 5 0/0 Italien a descendu vers 76.

Les capitalistes préfèrent les obligations 1877 de la ville de Naples à la rente Italienne; le revenu, qui n'est que de 4.34 0/0 sur le 5 0/0 Italien, est de 6 1/2 environ sur les obligations de Naples; on bénéficie, en outre, d'une prime d'amortissement du prix de 100 fr., les obligations, cotées à 315, étant remboursables à 400.

Le revenu se paie sur présentation des coupons; on n'est donc pas exposé, comme pour la rente italienne dont l'encaissement de l'intérêt ne se fait que sur présentation, ce qui entraine des frais d'envoi et des risques de perte du coupon de rente, c'est-à-dire du capital, aucune opposition n'étant admise sur le 5 0/0 Italian, même en cas de vol des inscriptions de rentes.

Le 5 0/0 Turc, qui avait dépassé 16, a reculé au-dessous de 14.50.

Les fonds Russes et Austro-Hongrois,

Feuilleton du *Journal de Roubaix* du 25 Juin 1878.

— 115 —

LA

CIRCASSIENNE

PAR LOUIS ENAULT

CXXIV

(SUITE)

— Je suis certaine que ma princesse fait partie de cette pieuse assemblée, dit-elle tout bas à Zuléïka ; s'il m'était permis d'examiner tous ces visages, je l'aurais bien vite découverte.

— Eh ! que serait-elle venue faire ici ? demanda la fille d'Osman, avec une sorte d'incrédulité très-visible.

— Elle y est venue pour son Dieu, qui est le mien, dit Rahel, avec une douceur d'accent qui n'excluait pas une certaine fermeté. Qui sait, ajouta-t-elle avec un regard où brillaient les feux de l'espérance, peut-être est-elle venue aussi pour me chercher !

Et, tout en parlant ainsi, avec l'audace de l'innocence, mais, en même temps, avec une imprudence qui dut scandaliser plus d'un musulman, la fille d'Yacoub entr'ouvrit son voile, offrant ainsi ses beaux traits aux regards de tous.

— Que fais-tu, malheureuse ? s'écria la jeune Arabe, en arrêtant, par un geste rapide, sa main trop hardie.

— J'essaie de me faire voir ! répondit la Circassienne, avec cette imprudence et ce mépris du danger où éclataient toutes les fiertés de sa race.

Aucun geste, aucun mouvement, aucun signe, parti du groupe des chrétiennes, ne put lui laisser croire qu'elle eût été reconnue, ou seulement remarquée. Elle en éprouva un chagrin qui s'accrut encore de toute son inquiétude; mais ne voulant ni effrayer, ni affliger sa compagne, elle rajusta son mesque et rabattit son voile, rentrant ainsi dans l'ombre et le mystère d'où l'Orient discret et jaloux ne voudrait voir jamais sortir ses femmes.

Cependant la messe était terminée, et le patriarche de Jérusalem se disposait, selon sa coutume, à prononcer une de ces allocutions familières où se déployaient toutes les grâces de son esprit aimable et cultivé. Son éloquence était goûtée même des Arabes, dont il connaissait parfaitement la langue, et qui l'appelaient entre eux le père de la parole fleurie.

Une sorte de vague ondulation agita cette foule ; puis les rangs se resserrèrent, et l'on s'approcha pour mieux voir et pour mieux entendre. Placés un peu en arrière, immobiles sur leurs hautes selles, semblables à des statues équestres, taillées dans des blocs de granit sombres, les fils du Désert tournaient vers l'orateur leurs belles têtes intelligentes et fines.

Le patriarche était beau diseur. On le savait, et lui-même ne l'ignorait pas. Sa réputation ne s'arrêtait point aux murs de Jérusalem.

Elle avait volé sur la bouche des hommes jusque dans les tribus lointaines, qui ne restent jamais étrangères à rien de ce qui qui se passe dans la ville sainte. Les Arabes, ces grands silencieux, sont fort sensibles aux charmes de l'éloquence.

Rien ne leur plaît davantage que d'entendre un Européen parlant bien leur langue ; ils se montraient dont les auditeurs toujours empressés des discours de l'orateur chrétien, et ne laissaient point échapper volontiers l'occasion de boire la parole sur ses lèvres.

L'orateur, qui se sentait sûr de son auditoire comme de lui-même, s'abandonna sans contrainte à la verve de sa brillante nature : il eut de véritables bonheurs d'expression, et cette chaleur communicative qui nous gagne si vite l'âme de ceux qui nous écoutent.

La diversité des races qui composaient son auditoire lui imposait des obligations que beaucoup, même parmi les plus éloquents, n'auraient que bien difficilement remplies. Il lui fallait, en effet, ce don des langues, dont l'Esprit-Saint ne s'est pas montré prodigue depuis son apparition dans le Cénacle, le matin de la Pentecôte. Il parla d'abord en italien — l'italien était sa langue maternelle, et il est même un peu la langue officielle des Européens en Orient ; puis en français, car il y avait beaucoup de Français, parmi les pèlerins. — Mais ceci ne faisait l'affaire ni des Arabes, venus là pour écouter la parole fleurie, comme ils disaient si bien dans leur langue pleine d'images, et devant lesquels on ne s'était servi jusqu'ici que d'idiômes étrangers, ni de Rahel, qui ne comprenait pas plus le français que l'italien, et dont l'ardente curiosité aurait voulu percer le voile obscur des mots pour arriver jusqu'à la pensée de l'orateur.

Mais le patriarche n'était pas homme à tromper l'attente qu'il était si habile à faire naître. Aussi après avoir parlé pour les fidèles qui composaient la majeure partie de son auditoire, il se tourna vers les Arabes, dont il se regardait un peu comme l'apôtre, bien qu'il n'eût pas encore opéré beaucoup de conversions parmi eux, et il leur adressa quelques mots empreints de cette grâce qui était en lui, et de ce charme de diction, auquel personne ne se montrait jamais insensible.

Sans se livrer à un prosélytisme trop direct, sans attaquer leurs croyances, alors qu'il était chez eux, sur leur terrain, goûtant leur hospitalité, il sut, à propos du baptême de Jésus, peindre à leurs yeux, et sous les couleurs les plus propres à les séduire, la grande figure du fondateur de notre religion — un Dieu pour nous, pour eux un prophète sacré, — ayant reçu comme Abraham, comme Moïse, comme David et comme Salomon, le don précieux de l'inspiration divine, et sa part de l'éternelle sagesse. Ils l'écoutaient avec une faveur marquée, approuvant ses paroles quand il se bornait à exprimer des idées morales qu'ils pouvaient partager, devenant plus réservés quand ils croyaient saisir dans ses paroles quelque proposition plus nettement formulée et tendant à établir la supériorité du dogme chrétien sur leur propre religion.

Quant à Rahel, esprit naïf et simple, étrangère à toute casuistique, chrétienne par le sentiment, l'aspiration et le désir, elle trouvait admirable et touchant tout ce qu'elle entendait, et ne perdait pas une seule des paroles sacrées.

Jamais encore ces grandes vérités, dont l'ensemble compose notre foi, ne lui avaient été expliquées par une bouche si éloquente. Elle n'en avait, en quelque sorte, reçu que des fragments et des lambeaux, qui lui avaient été donnés par sa princesse d'une façon bien incomplète, dans leurs entretiens trop courts, trop rapides, trop souvent interrompus. Ces entretiens avaient eu pour résultats d'allumer chez elle la soif de la vérité, bien plus que de la satisfaire. Il lui semblait maintenant qu'elle se désaltérait à une source abondante, et qu'elle y buvait à longs traits. En ce moment sa joie était si grande, et son émotion si vive qu'elle en oubliait jusqu'aux dangers de sa position présente, si incertaine et si précaire. Une sorte d'exaltation généreuse remplissait son âme, et l'élevait au-dessus des misérables préoccupations de l'intérêt personnel. Il n'y avait plus dans son âme de place pour les préoccupations égoïstes. Elle en arrivait peu à peu à cette exaltation généreuse qui fait les martyrs, et qui leur permet de marcher au suplice le sourire aux lèvres, et la tête dans les cieux.

Quant à Zuléïka, assise sur ses talons, les mains sur ses genoux, elle semblait écouter sans comprendre. Mais ses grands yeux noirs, invinciblement attachés sur le visage de sa jeune maîtresse, semblaient n'avoir d'autre but que de surprendre ses émotions et de deviner ses pensées. Il est vrai qu'elle y réussissait assez mal — et c'était seulement l'inquiétude et la perplexité que l'on pouvait lire en ce moment sur ses traits expressifs.

(*A suivre.*)

M. H. Deniau, ex-directeur des travaux municipaux de la ville de Roubaix a l'honneur d'informer le public et ses amis, en particulier, qu'il ouvre à Roubaix un bureau d'ingénieur-architecte.

Il s'occupera en général des études et travaux se rattachant à l'art de l'ingénieur et du géomètre, et spécialement des constructions industrielles. — Actuellement, rue du Coq-Français, 42. Au 1er juillet, rue de Blanchemaille, 73.